

— Lucile Pabois

Aux abords de la ville de Marseille, comme dans la majorité des métropoles, se trouvent des territoires délaissés, oubliés et ignorés. Ces zones, où l'on projette de nombreux fantasmes, « terres pauvres, lointaines, déshéritées¹ », peinent à s'intégrer dans la vie urbaine. Depuis une trentaine d'années, la situation politique et sociale de Marseille a dépassé les frontières de la ville. Les projets immobiliers portés par la municipalité ont davantage concentré leurs efforts en faveur des promoteurs plutôt que des habitant-es. L'issue a été l'expulsion vers les marges urbaines des classes les plus précaires. Les conséquences de cette politique d'épuration ont interpellé certain-es artistes qui ont su déployer une multitude de travaux visant à rendre visible des enjeux socio-spatiaux tels que l'habitation, ou la gentrification. C'est dans ce contexte qu'en 2005 le plasticien Mathias Poisson² a réalisé la carte sensible *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* qui retranscrit son exploration du territoire situé à l'ouest du XVI^e arrondissement de Marseille.

La cartographie sensible est un outil de restitution de l'expérience du territoire vécu. Contrairement aux cartes géographiques classiques, elle s'appuie sur une approche phénoménologique de l'analyse urbaine en prenant pour objets d'étude les émotions, les sensations et les perceptions vécues au sein du territoire. Une carte sensible est un objet plastique qui expose des récits de vie personnels et/ou collectifs dans le but de mieux appréhender et comprendre

- 1 Pierre Sansot, *La marginalité urbaine*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017, p. 88.
- 2 Après l'obtention de son diplôme à l'ENSCI | Les Ateliers, il a suivi, au Centre Chorégraphique National de Montpellier, la formation de danse contemporaine Ex.E.C.R. Ce dirigée par Mathilde Monnier. Il est auteur de guides touristiques expérimentaux, de visites guidées publiques à travers la ville et de cartes sensibles, ses recherches théoriques et plastiques, menées autour des pratiques de la promenade urbaine s'appuient sur la lecture et la traduction des sensations provoquées par la rencontre avec les espaces publics. Ainsi, il étudie les multiples modes de représentation de la balade oisive et attentive par l'image, la performance, ou le texte.

le territoire au sein duquel nous vivons. Ce type de représentation est une forme de contre-cartographie, c'est-à-dire qu'elle est destinée à déconstruire les conventions qui appuient l'hypothèse qu'une carte puisse être objective. De ce fait, elle apparaît comme un levier de contre-pouvoir permettant l'habitation d'un territoire écarté de la vie urbaine.

En étudiant *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* (2005), le présent article explorera le potentiel d'habitation d'un territoire par l'errance et la cartographie sensible. Cette appropriation de la marginalité urbaine peut donner lieu à l'obtention d'un droit à la ville³, un droit à la centralité, à la vie urbaine. Les citadin-es mis au ban et écarté-es du centre-ville sont les premier-ères à pâtir de la négligence des politiques publiques. Nous explorerons donc une manière de se réapproprier et visibiliser « la part manquante » du territoire urbain.

Errer dans l'inconscient urbain pour le révéler

En 1956, Guy Debord publie le texte « Théorie de la dérive » dans la revue *Lèvres nues*. Il décrit ces principes : « Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade⁴ ». La dérive a pour ambition de créer une nouvelle forme de déplacement et d'usage urbain en s'attachant à la nature et aux effets psychiques que la ville produit sur nous.

Quelques décennies plus tard, dans les années 1990 à Rome, une autre forme d'expérimentation territoriale voit le jour avec *Stalker*. Composé d'étudiant-es en architecture, l'objectif du groupe est de partir à la rencontre des « Territoires Actuels⁵ », c'est-à-dire des localisations « formant les négatifs de la ville⁶ », où s'entremêlent le naturel et l'industriel. Le devenir incertain de ces territoires produit un espace dont seule l'expérimentation directe permet de saisir les

3 Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Economica : Anthropos, 2009.

4 Guy Debord, « Théorie de la dérive », in *Lèvres nues*, n°9, 1956.

5 *Stalker, Attraverso i territori attuali / À travers les territoires actuels*, Cahors, Nouvelles Editions Place, 2000.

6 *Ibid.*

enjeux. Stalker emprunte la notion d'« actuel » à Michel Foucault. Le philosophe la définissait comme étant « ce que nous devenons⁷ ». Il est donc question de la phase transitoire d'un état à un autre. Les objectifs élargis des explorations des aires marginales urbaines⁸ résident dans l'appréhension d'une mutation. Il est alors difficile de retranscrire le territoire de manière objective puisque son instabilité rend chaque représentation obsolète. Pourtant certain-es artistes et/ou cartographes, tels que Mathias Poisson, optent pour un moyen plastique matérialisant les variations du terrain.

Francesco Careri, l'un des cofondateurs de Stalker, développe, en parallèle des expérimentations territoriales du groupe, la notion de *transurbanza*, la transurbance. Celle-ci a pour principe de rencontrer les « Territoires Actuels » en suivant la ligne de conduite « *andare a Zonzo* » qui signifie « perdre son temps à errer sans but⁹ ». Cette pratique nous rappelle les expérimentations situationnistes, mais avec quelques nuances. Au même titre que la dérive, la transurbance révèle des aspects psychologiques éteints de la ville, mais contrairement au collectif italien, les situationnistes considéraient la dérive comme une manière de vivre permanente et non comme un mode de production artistique.

Au-delà de ces deux exemples, le déplacement est au cœur de nombreuses démarches artistiques, mais également de notre quotidien. Depuis 2001, Mathias Poisson propose de nouer ces deux cadres. Ses propositions artistiques nous incitent à explorer les marges de la ville, à examiner les zones désertées par les citadins. L'artiste produit une cartographie ancrée dans l'expérience du territoire vécu afin de rendre compte de la matérialité de l'espace. Les couleurs employées, l'orientation centripète, les créatures marines et la dynamique des gestes témoignent d'une perception mouvante et énergique de la zone périurbaine. Malgré l'utilisation de l'outil numérique, la carte n'en reste pas moins sensible. Nous y lisons un cheminement personnel, une perception propre, où les zones les plus agréables sont figurées en bleu, et à l'inverse, les plus pénibles en rouge.

7 Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? » in *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, 2001, et *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France, 1982-1983*, éd. établie sous la dir. de François Ewald et Alessandro Fontana, par Frédéric Gros, Paris, Gallimard / Le Seuil, « Hautes Études », Paris, 2008.

8 Stalker, *op. cit.*

9 Francesco Careri, *Walkscapes : La marche comme pratique esthétique*, Arles, Actes sud (Babel), 2013, p. 184-185.

Les choix plastiques et graphiques rendant compte des variations d'ambiances, la carte nous montre le caractère sensible et instable du territoire.

La carte retranscrit le déplacement de Mathias Poisson au sein de l'espace vécu, il expose la manière dont il perçoit et ressent le terrain plutôt que sa réalité objective. Ici, la démarche de notre artiste rejoint les travaux de Stalker. Dans son manifeste, le groupe affirme que leurs enquêtes de terrain s'évaluent par le degré de « praticabilité¹⁰ ». *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* est le témoignage d'un cheminement d'actions propre à l'artiste. Puisque l'agencement du territoire dépend de la perception subjective de chacun-e, le déplacement ne sera donc pas le même, par exemple, pour les habitant-es de Marseille ou les touristes. Se mouvoir dans l'espace est une action accessible à toutes et tous. Chaque personne est donc libre d'arpenter son territoire sensible et de le restituer comme elle le souhaite.

Reconstruire un récit

Maintenant que nous avons étudié la première étape du processus de création, intéressons-nous au cœur du sujet : la cartographie sensible.

Une carte, conventionnelle ou non, est un récit, une histoire. Benjamin Roux, l'éditeur de la traduction française du livre *This Is Not an Atlas: A Global Collection of Counter-Cartographies* (*Ceci n'est pas un Atlas : La cartographie comme outil de luttes*) ne manque pas de le souligner dans son texte introductif : « L'aspect visuel de la carte ne doit pas nous faire oublier l'essentiel : d'une part, tout récit adressé porte en lui des intentions et, d'autre part, les récits qui nous touchent sont ceux qui viennent capter nos désirs et croyances¹¹ ». L'une des premières intentions que nous pouvons relever de *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* est de représenter le récit de la promenade du « cartographe ». Comme évoqué plus haut, le travail de Mathias Poisson offre une lecture du territoire tout bonnement surprenante. Le compte-rendu de son itinéraire se découpe en différents niveaux de difficultés, à la manière des systèmes de cotation en randonnée pédestre, et vient ainsi segmenter colorimétriquement la carte. Cette dernière prend alors la forme d'un nœud d'expériences corporelles.

¹⁰ Stalker, *op. cit.*

¹¹ Benjamin Roux, « La puissance narrative des cartes », in *Ceci n'est pas un Atlas : La cartographie comme outil de luttes* [2018], Rennes, Éditions du commun, 2023, p.13.

Néanmoins, derrière cette carte aux apparences fantaisistes se trouve une réalité bien plus désolante. En effet, Mathias Poisson a pris soin d'accompagner sa carte d'un récit textuel où les oxymores foisonnent. Le trouble vis-à-vis du territoire s'installe au cours de la lecture puisque l'artiste évoque les « terribles visions paradisiaques », les « magnifiques paysages désastreux » ou encore les « promesses de tristes bonheurs »¹². Il conclut ses notes par le conseil suivant : « Acceptez de perdre quelque chose de votre existence et de devoir ensuite vivre autrement, marqué à vie par la traversée héroïque d'un territoire maudit ou sacré. Attendez-vous à trouver la beauté la plus dure. [...] Votre effort sera violent et récompensé. Vos yeux éblouis et vos chairs traversées¹³ ». Le travail de Mathias Poisson est donc une invitation à pratiquer et apprécier le territoire au plus profond de notre être physique et émotionnel.

La carte va ainsi bien plus loin que la narration d'une promenade. Elle suscite un nouveau regard, plus intense, sur un paysage en déclin. L'artiste souligne : « la vue imprenable sur les quartiers nord vous accompagnera tout au long de vos pérégrinations¹⁴ ». Bien que la carte sensible date de 2005, elle est toujours d'actualité. À dater des effondrements de deux immeubles de la rue d'Aubagne, en 2018, provoquant huit décès, sans oublier la mort d'une personne âgée tuée par un tir de grenade lacrymogène, alors qu'elle se trouvait dans son appartement lors d'un rassemblement de soutien, Marseille fait ressurgir une politique du mépris menée depuis trente ans. La ville, symbole d'un désastre urbain¹⁵, n'a de cesse d'écarter sa population du centre-ville au profit d'une classe sociale plus aisée. Par le prisme du sensible et en accentuant la matérialité du territoire, Mathias Poisson a su déployer sa perception du réel à son paroxysme afin de rendre l'excursion extraordinaire. *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* est le récit terrestre d'un territoire lointain et méprisé, là où le naturel, le

12 Mathias Poisson, « Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières », in *Vacarme*, n°89, 2020, p. 68-71.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*

15 Terme employé par Thierry Paquot dans son ouvrage éponyme, les désastres urbains qualifient les grands ensembles, les centres commerciaux ou encore les *gated communities*. Ils ont pour effet d'accélérer l'urbanisme dans une perspective productiviste menant aux déséquilibres sociaux, à l'uniformisation du paysage ou encore à l'assujettissement des habitant-es. La politique de la ville de Marseille s'est calquée sur une dynamique de rentabilité immobilière, au profit d'une classe aisée, cherchant à devenir un centre commercial pour touristes à ciel ouvert au détriment des habitant-es.

résidentiel et l'industriel interagissent. De cette façon, la carte sensible encourage l'exploration et la réappropriation d'un territoire plus ou moins accueillant.

Habiter les Territoires Actuels : une manière de revendiquer un droit à la ville

Dans *Le droit à la ville* (1968), Henri Lefebvre tisse une pensée où la philosophie s'entremêle à la ville en prônant ainsi un habiter. Le droit à la ville est bien plus qu'un simple droit d'accès au matériel urbain central, il est une réponse à la ville capitaliste. Pour David Harvey, « Revendiquer le droit à la ville [...] c'est prétendre à un pouvoir de façonnement fondamental et radical sur les processus d'urbanisation, c'est-à-dire sur les manières dont nos villes sont sans cesse transformées¹⁶ ». Ce droit est aussi, et surtout, un droit collectif à diriger le processus urbain¹⁷, un droit à l'émancipation par l'urbain. Mathias Poisson se meut au cœur d'un « territoire nomade¹⁸ ». Comme l'explique Francesco Careri : « la ville actuelle contient en elle des espaces nomades (les vides) et des espaces sédentaires (les pleins), qui vivent les uns à côté des autres dans un délicat équilibre d'échanges réciproques. Aujourd'hui, la ville nomade [...] peut-être parcourue seulement en l'habitant¹⁹ ». Qu'est-ce qu'habiter un lieu ? Le verbe « Habiter » vient du latin *habitare* qui a pour sens « avoir souvent ; demeurer ». Il est le fréquentatif de *habere*, « avoir ». Ce terme désigne donc vivre *habituellement* en quel lieu²⁰. Cependant, dans le cadre de notre réflexion, il convient de séparer cette notion du verbe « demeurer », puisqu'elle implique une immobilité. En effet, en s'appuyant sur la réflexion de John Brinckerhoff Jackson, Jean-Marc Besse souligne qu'habiter est une action, une construction d'habitudes, de gestes accoutumés à un lieu²¹. Nous retrouvons l'idée de l'appropriation de

16 David Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville : néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Ed. Amsterdam, 2011, p. 9.

17 Pour Henri Lefebvre, le processus urbain est essentiel à la survie du capitalisme. Ainsi, il doit devenir le point de convergence d'actions de luttes sociales et politiques. Voir Henri Lefebvre, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

18 Territoire qui accueille les déplacements, apparenté aux « vides », il s'oppose au territoire sédentaire, aux « pleins ».

19 Francesco Careri, *op.cit.*, p. 30.

20 Définition tirée du *Larousse* [en ligne], consultée le 03 mars 2023.
URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9H0025>.

21 Jean-Marc Besse, *Le Goût du monde : exercices de paysage*, Arles, Actes Sud, 2009, p.131.

l'espace à travers la production de gestes. Par ailleurs, dans leur ouvrage *Habiter contre la Métropole* (2019) les membres de Conseil Nocturne indiquent : « Habiter, c'est devenir ingouvernable, c'est une force pour lier et tisser des relations autonomes²² ». Il y a une forme d'insurrection dans la manière d'habiter un territoire. L'habiter donne matière à reconquérir sa présence au monde parmi « les ruines du désastre de la vie métropolitaine²³ ». Habiter pleinement le territoire contribue à l'obtention d'un droit à la ville et inversement. Seulement pour habiter, il faut « faire l'expérience de nous-même territorialement²⁴ ». Ainsi, il faut s'aventurer au sein du paysage, comme le fait Mathias Poisson, pour connaître l'expérience corporelle et psychique du territoire. Selon l'artiste, le bouleversement du corps et de l'esprit engendré par la rencontre avec le territoire amène à « vivre autrement²⁵ ». La promenade sensible suscite un renouveau dans notre quotidien, nos déplacements, notre rapport au territoire, notre manière d'habiter la ville.

Le déplacement est primordial pour mener à bien l'expérience du territoire vécu. Francesco Careri écrit : « C'est aux marches incessantes des premiers hommes qui ont habité la terre que l'on doit le début de la lente et complexe opération d'appropriation et de cartographie du territoire²⁶ ». Pour embrasser un habiter, il faut indéniablement traverser²⁷ le territoire. Toutefois, la cartographie n'est pas à négliger. Elle demeure indispensable.

La carte est une représentation visuelle du territoire et a le pouvoir de décrire le monde de manière plausible. Nephys Zwer et Philippe Rekacewicz décrivent cette faculté ainsi : « La carte peut donc servir toutes les causes, des plus répugnantes aux plus nobles. Comme outil d'oppression, ou de répression, elle peut décider du sort de communautés entières, voire de peuples entiers ; elle clôt les guerres

22 Conseil nocturne, *Habiter contre la Métropole*, Paris, Editions Divergences, 2019, p. 67.

23 *Ibid.*, p. 69.

24 *Ibid.*, p. 75.

25 Mathias Poisson, *op. cit.*

26 Francesco Careri, *op. cit.*, p. 53.

27 « Traverser signifie composer en un unique parcours cognitif, les contradictions criantes qui animent ces lieux à la recherche d'harmonies inouïes », Stalker, *Attraverso i territori attuali / À travers les territoires actuels*, Cahors, Nouvelles Editions Place, 2000, p. 4.

autant qu'elle les déclenche²⁸ ». Si nous connaissons la cartographie dans une dynamique de domination, bouleversons nos habitudes en nous intéressant à cette alternative qu'est la cartographie sensible. En assumant son caractère subjectif, contrairement à la cartographie conventionnelle qui le dissimule, la carte sensible offre un levier de contre-pouvoir. Si aux mains de la minorité dirigeante elle est un instrument de domination, entre celles des militant-es elle devient un outil d'émancipation.

Par la convergence des histoires individuelles, les récits visuels de promenades sensibles et de luttes nous permettent de véhiculer des convictions, de relater des injustices et de susciter une force collective. Ce nouveau rapport aux cartes produit une amélioration de notre capacité à habiter un territoire.

À titre d'exemple, le collectif Orangatango+ propose de nombreuses réflexions sur les pratiques contre-cartographiques et mène des actions pédagogiques émancipatrices par le biais de l'art. Dans *This Is Not an Atlas* (2018), les membres du collectif proposent un chapitre (un fanzine détachable dans la version française parue en 2023) sur la pratique autonome et occasionnelle de la cartographie, tout en fournissant les clés nécessaires à qui souhaite produire une carte. Ainsi, cette dernière se met au service de la société civile. L'usage de la carte sensible de Mathias Poisson n'est pas anodin. *Promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières* est la représentation d'un « vide urbain²⁹ ». Ainsi rend-il justice à la « part manquante » de la ville.

L'errance et la cartographie sensible s'avèrent être des outils d'habitation des zones marginales urbaines. Les pistes de réflexion et d'expérimentation évoquées offrent des dispositifs sensibles d'appréhension et de restitution du territoire. Si la cartographie sensible encourage un changement social au sein de l'urbain, elle reste avant tout une rencontre de récits individuels et collectifs.

Le savoir sensible du territoire est une connaissance fondamentale qui doit nécessairement se construire à partir de l'expérience directe du corps au sein

28 Nephys Zwer et Philippe Reкачеvicz, *Cartographie radicale: explorations*, Paris, La Découverte, 2021, p. 93.

29 « On s'aperçut alors que — toujours là, à côté, dans la périphérie — il y avait de grands vides qui n'étaient plus utilisés et qui pouvaient se prêter aux grandes opérations de chirurgie territoriale. Étant donné l'ampleur de leur échelle, on les appelait des *vides urbains*. », Francesco Careri, *op. cit.*, p. 176-177.

de l'espace. Par ailleurs, les éventualités du déplacement et de la représentation sont infinies. C'est ce que Mathias Poisson montre dans sa carte en mettant en évidence les différentes manières de pratiquer un même territoire séquencé. La représentation sensible des plages de Corbières met en évidence un caractère propre au déplacement. D'une multitude d'images potentielles découlent autant de façons de traverser que de représenter l'espace. Une connaissance du terrain émerge de la manière dont nous décidons de l'habiter. Grâce aux artistes comme celles et ceux du collectif Stalker ou Mathias Poisson, les zones périphériques de la ville sont davantage visibles. Marcher dans la ville et ses marges est une manière de réaffirmer le droit à la ville de chacun-e. Cartographier ces espaces offre le témoignage de leur traversée. À présent, poursuivons ces démarches, intensifions nos capacités perceptives et laissons nous « *andare a Zonzo* » pour percevoir le devenir des « Territoires Actuels » et nous libérer durablement de nos préjugés.

Bibliographie

- BESSE Jean-Marc, *Le Goût du monde : exercices de paysage*, Arles, Actes Sud, 2009.
- BUFFET Laurent (dir.), *Itinérances : l'art en déplacement* : Cherbourg, De l'incidence éditeur, 2012.
- CARERI Francesco, *Walkscapes : La marche comme pratique esthétique*, Arles, Actes sud (Babel), 2013.
- CONSEIL NOCTURNE, *Habiter contre la Métropole*, Paris, Editions Divergences, 2019.
- DEBORD Guy, « Théorie de la dérive », in *Lèvres nues*, n°9, 1956.
- FOUCAULT Michel, « Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Dits et écrits*, vol. 2 Paris, Gallimard, 2001, et *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France, 1982-1983*, éd. établie sous la dir. de François Ewald et Alessandro Fontana, par Frédéric Gros, Paris, Gallimard / Le Seuil, « Hautes Études », Paris, 2008.
- HARVEY David, *Le capitalisme contre le droit à la ville : néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Ed. Amsterdam, 2011.
- LEFEBVRE Henri, *Le Droit à la ville* [1968], Paris, Economica, 2009.
- ORANGOTANGO+, *Ceci n'est pas un Atlas : la cartographie comme outil de luttes* [2018] (dir. ed. Nephys Zwer), Rennes, Édition du commun, 2023.
- PAQUOT Thierry, *Désastre urbain : les villes meurent aussi*, Paris, La Découverte, 2019.
- SANSOT Pierre, *La marginalité urbaine*, Paris, Éditions Payot & Rivage, 2017.
- STALKER, *Attraverso i territori attuali / À travers les territoires actuels*, Cahors, Nouvelles Editions Place, 2000.
- ZWER Nephys et REKACEWICZ Philippe, *Cartographie radicale : explorations*, Paris, La Découverte, 2021.

Articles

- CARLE Zoé, OLMEDO Elise, « Marseille est trop grande pour Marseille », in *Vacarme* [en ligne], n°89, 2020, consulté le 11 février 2023. URL : <https://vacarme.org/article3288.html>.
- POISSON Mathias, « Promenade périlleuse », in *Vacarme* [en ligne], n°89, 2020, consulté le 2 février 2023. URL : <https://vacarme.org/article3275.html>.

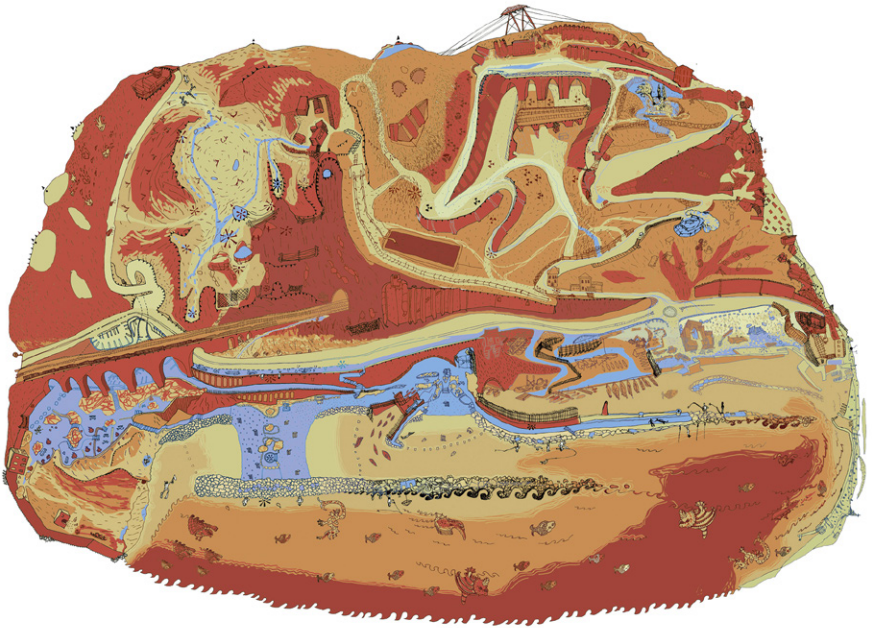


Fig. 1 | Mathias Poisson, *Promenade Périlleuse dans les paradis infernaux de Corbières*, 2005
© Mathias Poisson

carte de promenades périlleuses

Les plages de Corbières et leurs alentours regorgent de lieux épanouissants et violents. Les terribles visions paradisiaques côtoient les magnifiques paysages désastreux et les promesses de tristes bonheurs prennent place sur des champs de désolation paisible. Le pire et le meilleur de la pulpeuse modernité se mêlent au rythme des saisons. Ici, les baignades fraîches sont coupantes, les villas luxueuses sont mal finies, les fonds corrompus regorgent de poissons, les collines étincelantes sont désertes, les barbecues généreux sont fumeux, les voitures noires sont éblouissantes, les pêcheurs chanceux sont tristes, les promeneurs contemplatifs sont frustrés, les trains magnifiés sont rouillés, les errants furtifs sont libres, les usines maudites sont sacrées, les vols partagés sont cramés, les bancs arrangés sont collants, les agaves fleuries sont séchées, les dénivelés vertigineux sont terrassés, les sommets blancs sont inexplorés, les vestiges connus sont effondrés. Ici, les désirs sont puissants et désolés. Pour visiter en profondeur les plages de Corbières, partez du terminus du bus 35 (dans la continuité du chemin du littoral, après le quartier de l'Estaque au nord de Marseille). Évoluez dans les espaces agréables représentés en bleu sur la carte. Vous pourrez ici apprécier la beauté des panoramas sur la ville et le port de Marseille, la vue imprenable sur les quartiers nord vous accompagnera tout au long de vos pérégrinations. Empruntez les terrains et les chemins ouverts pour goûter la diversité culturelle, approchez les plagistes affairés à leurs loisirs mous. Musardez sur la Côte d'Azur. Observez les corps brûlés, allongés dans la lumière crue, appréciez la cohabitation tranquille des peuples réunis dans un creux de roche, sous une pile de pont. Ici, la Méditerranée est minuscule, toutes les rives sont là, amassées discrètement dans les eaux et les pentes raides. Arpentez les lieux alentours, les allées, les routes, les quais, les escaliers. Profitez de la douceur des passages en béton brut aménagés par la Communauté européenne. Passez d'une plage de sable à une plage de galets, d'une jetée à une digue, d'une terrasse à un parking. Contemplez la diversité des points de vue, la hauteur des murailles défensives, les courbures désobligeantes des Mercedes sombres, vernies et fumées, la puissance de l'immensité maritime, le passage incessant des avions de toutes les nationalités.

Mathias Poisson

Mathias Poisson fait de la promenade un territoire d'expérimentation artistique, depuis 2001. Autour de ses promenades, il réalise des cartes, des guides et propose des visites sensibles conçues comme des expériences chorégraphiques. [<http://poissonm.free.fr/?browse=Mathias%20Poisson>].

dans les paradis infernaux de Corbières

Continuez

jusqu'à ce que l'ennui vous approche et que la douceur vous agace. Jusqu'à ce qu'un appel se fasse sentir, cherchez des zones de haut-le-cœur, des rapports sociaux plus complexes, des dénivelés plus importants, engagez-vous dans les parties jaunes de la carte. Montez vers les sommets, arpentez les marges et les pentes un peu plus rocailleuses, visitez les digues jusqu'à leurs extrémités. Passez progressivement dans les espaces limites, les terrains vagues et abandonnés.

Prenez les chemins montants, les virages dans les décombres où la vue est immense et calme, traversez les jardins minutieux. Les carcasses de bâtiments. Explorez les recoins. Usez de quelques discours pour argumenter votre présence, vous êtes chercheur, vous faites un documentaire pour la télévision, un repérage pour un film d'amour torride, vous venez en vacances ici avant les travaux, vous cherchez un passage pour rejoindre l'autre côté. Cherchez les trous dans les clôtures, il y en a toujours, les fruits dans les arbres. Approchez-vous des intérieurs, des fenêtres, pour écouter ce qu'il en sort. Les zones chaotiques ont des rythmes tranquilles qui peuvent vous prendre. Parfois, les grands paysages nourrissent de profonds désespoirs. Parfois l'amour existe dans ces lieux. Continuez votre ascension en cherchant toujours une manière élégante de passer les frontières successives. Visez le point le plus haut situé au-dessus des plages, la dent blanche. Analysez le terrain pour vous frayer un chemin, arrêtez-vous régulièrement pour étudier tous les parcours possibles. Visualisez précisément chaque étape de votre marche. Faites vous-même votre ascension et votre exil, gagnez les hauteurs vertigineuses. Enfin, quand vous aurez atteint ce sommet ou bien parce que vous n'aurez pas le choix ou encore parce que vous avez le goût du risque et du défi, alors, passez dans les zones rouges de la carte, les zones sombres. Là, dans ces lieux, attendez-vous à ne pas être déçu. Tenez-vous prêt à agir ou prêt à fuir. Acceptez de perdre quelque chose de votre existence et de devoir ensuite vivre autrement, marqué à vie par la traversée héroïque d'un territoire maudit ou sacré. Attendez-vous à trouver la beauté la plus dure. Votre plaisir sera immense et douloureux. Vos découvertes seront simples et mémorables. Votre effort sera violent et récompensé. Vos yeux éblouis et vos chairs traversées.

Fig. 2 | Mathias Poisson, *Carte de promenades périlleuses dans les paradis infernaux de Corbières*, 2005 © Mathias Poisson